



BRILL

---

Quelques transcriptions apparentées a Çambhala dans les textes chinois

Author(s): Paul Pelliot

Source: *T'oung Pao*, Second Series, Vol. 20, No. 2 (Mar., 1920 - Mar., 1921), pp. 73-85

Published by: [BRILL](#)

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/4526602>

Accessed: 18/02/2011 04:51

---

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of JSTOR's Terms and Conditions of Use, available at <http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>. JSTOR's Terms and Conditions of Use provides, in part, that unless you have obtained prior permission, you may not download an entire issue of a journal or multiple copies of articles, and you may use content in the JSTOR archive only for your personal, non-commercial use.

Please contact the publisher regarding any further use of this work. Publisher contact information may be obtained at <http://www.jstor.org/action/showPublisher?publisherCode=bap>.

Each copy of any part of a JSTOR transmission must contain the same copyright notice that appears on the screen or printed page of such transmission.

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact [support@jstor.org](mailto:support@jstor.org).



BRILL is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *T'oung Pao*.

<http://www.jstor.org>

# QUELQUES TRANSCRIPTIONS APPARENTÉES A ÇAMBHALA DANS LES TEXTES CHINOIS <sup>1)</sup>

PAR

**PAUL PELLIOT.**



Les textes du bouddhisme tibétain parlent assez souvent du pays de Çambhala <sup>2)</sup>. Un texte tantrique du *Kanjur*, le *Bhagavān-Vajrapā-niḡuhyābhideça*, a été traduit sur un exemplaire du «Çambhala dans le Nord» <sup>3)</sup>. C'est au Çambhala que se serait développé le système du *kālacakra*, ou de la «roue du temps», qui aurait passé de là dans l'Inde du centre vers la seconde moitié du X<sup>e</sup> siècle pour revenir ensuite au Tibet par le Cachemire et y provoquer, en 1027, l'introduction du cycle sexagénaire <sup>4)</sup>. Enfin, une série de textes encombrés de légendes d'âges divers sont intitulés *Itinéraires de Çambhala*; l'un d'entre

---

1) Cette note date de 1914. Je l'ai remaniée tant bien que mal, mais il me manque, pour la mettre réellement au point, divers travaux parus pendant la guerre en Allemagne et en Russie.

2) J'avais suivi dans *J. A.*, 1913, p. 652, l'orthographe *Žambhala* adoptée par M. Grünwedel dans sa *Mythologie des Buddhismus*. Mais M. Laufer a fait justement remarquer (*T'oung Pao*, 1913, p. 589, 596) que cette orthographe ne reposait sur aucune autorité et que d'ailleurs M. Grünwedel lui-même l'avait abandonnée.

3) Cf. Laufer, dans *T'oung Pao*, 1913, p. 596; H. Beckh, *Verzeichniss des Kanjur*, p. 89.

4) Cf. Pelliot, *Le cycle sexagénaire dans la chronologie tibétaine*, dans *J. A.*, 1913, p. 633—667, et les additions et rectifications de Laufer, *The application of the Tibetan sexagenary cycle*, dans *T'oung Pao*, 1913, p. 569, 596, et 1914, p. 278. Je regrette de n'avoir pas vu encore la traduction par M. Grünwedel de la *Mine des joyaux* de Tāranātha, dont le 1<sup>er</sup> fascicule au moins a dû paraître.

eux est incorporé au *Tanjur*<sup>1)</sup>. On a beaucoup discuté sur la localisation du Çambhala. Certains ont songé au bassin de l'Yaxarte, mais il faut remarquer que c'est en tant que dans le Çambhala est placé le fleuve Çitā (Sitā); or il n'y a aucun doute depuis longtemps que la Çitā, la « Froide », n'est pas l'Yaxarte, mais le Tarim<sup>2)</sup>. La part faite de toutes les légendes qui font régner sur ce pays des rois Kulika dont chacun occupe le trône pendant cent ans, c'est donc dans le bassin du Tarim qu'il faudrait chercher le Çambhala, si la Çitā coulait vraiment à travers ce pays<sup>3)</sup>. Comme l'a fait remarquer à plusieurs reprises M. Laufer, l'identification du Çambhala et l'étude détaillée des textes tibétains relatifs au système du *kālacakra* sont d'une grosse importance non seulement pour l'histoire des influences étrangères au Tibet, mais aussi pour celle de l'Asie centrale en général.

1) Cf. Laufer, dans *T'oung Pao*, 1907, p. 403—404; P. Cordier, *Catal. du fonds tibétain*, III, p. 515, où le texte est dit traduit sur un manuscrit du Népal. M. Grünwedel a publié récemment, sous le titre de *Der Weg nach Sambhala* (Munich, 1915, in-4°), le texte et la traduction du *Sambhala'i lam yig* écrit en 1775 par le 3<sup>e</sup> Pan-chen-erdeni-lama; ce texte n'a pas de rapport avec celui utilisé par M. Laufer et que celui-ci attribue au XIII<sup>e</sup> siècle.

2) M. Laufer (*T'oung Pao*, 1913, p. 596) semble considérer comme possible la localisation du Çambhala dans le bassin de l'Yaxarte. En tant qu'elle est suggérée par la Çitā, c'est impossible. Lui-même avait fait remarquer (*T'oung Pao*, 1907, p. 403—404) qu'il fallait plutôt chercher du côté de Khotan, en tout cas à l'Est des Pamir, car la Çitā, selon son texte, ne semblait pas être, « comme on l'avait admis jusqu'ici », l'Oxus ou l'Yaxarte, mais le Tarim. Csoma avait en effet admis l'équivalence de la Çitā et du « Sihon », c'est-à-dire de l'Yaxarte (cf. *Annales du Musée Guimet*, in-4°, II, 362). Quant à l'Oxus, il est forcément hors de cause, puisque la Çitā est citée régulièrement en même temps que l'Oxus dans la liste des grands fleuves qui prennent leur source au lac Anavatapta. Mais il suffit de se reporter aux *Mémoires* de Hiuan-tsang (trad. Julien, t. II, p. 208) pour voir que la Çitā est forcément le Tarim, la rivière de Yarkand étant considérée comme le cours supérieur de ce fleuve. C'est aussi l'opinion développée par Sir Aurel Stein dans son *Ancient Khotan*. S. Lévi a étudié (*J. A.*, 1918, I, 151) un texte bouddhique chinois qui nomme quatre affluents de la Çitā.

3) Quelles qu'aient été sur ce point les fantaisies des Tibétains, M. Sarat Chandra Das, dans son dictionnaire (*s.v.* Çambhala), doit se méprendre au moins sur la date quand il rapporte qu'au XV<sup>e</sup> siècle les Tibétains auraient identifié le Çambhala « à la capitale de l'Espagne ». Les Tibétains du XV<sup>e</sup> siècle ne devaient avoir aucune idée de l'existence même de l'Espagne.

Une édition critique du *Kālacakratantra*, préparée par M. Grünwedel, devait paraître dans la *Bibliotheca Buddhica* et nous vaudrait sans doute de précieuses indications; je ne crois pas qu'elle ait vu le jour. Sans prétendre à étudier ici la question du Çambhala dans son ensemble, je voudrais seulement signaler que des transcriptions voisines de Çambhala se rencontrent dans des textes chinois.

M. S. Lévi a déjà attiré l'attention sur les listes géographiques incorporées à l'*Avatamsaka*<sup>1)</sup> et au *Mahāsaṃnipāta*. Dans l'*Avatamsaka* apporté de Khotan par 支法領 Tche Fa-ling au début du V<sup>e</sup> siècle, et traduit en chinois de 418 à 420 sous la direction de Buddhahadra<sup>2)</sup>, ou a une liste des sites qui, dans les divers royaumes, sont le séjour habituel de *bodhisattva*. C'est ainsi que nous apprenons que dans le royaume du 乾陀羅 K'ieu-t'o-lo (Gandhāra), il y a le 寂靜窟 Tsi-tsing-k'ou, ou «Grotte de l'apaisement»<sup>3)</sup>. Ce nom, à lui seul, ne nous dirait pas grand' chose. *Tsi-tsing* est une expression fréquente du bouddhisme chinois, mais dont je ne puis donner un équivalent sanscrit unique et certain. Toutefois, dans les listes géographiques de la *Mahāmayūri*, quoique assez divergentes entre elles et souvent altérées, on trouve *tsi-tsing* en correspondance avec des transcriptions qui ramènent à des originaux *çiva*, *çilā* (sans

1) Je profite de l'occasion pour rectifier ce que j'ai dit du titre de l'*Avatamsaka* dans *J. A.*, 1914, II, 121—122; je m'étais aperçu de mon erreur avant l'impression, mais l'article a paru pendant la guerre sans que j'en aie eu d'épreuve entre les mains. En réalité, l'*Avatamsaka* est mentionné dans la *Mahāvīryapatti* (LXV, 4), sous le titre de *Buddhāvataṃsaka*. Si Teng-kouan parle de *Garḍāvayūha* à propos de la *Bhadracarī*, ce doit être parce que la *Bhadracarī* était alors considérée comme une partie de la section *Garḍāvayūha*.

2) Cf. S. Lévi dans *B.E.F.E.-O.*, V, 253. Aux textes que cite M. Lévi, il faut ajouter la notice essentielle qui est mise à la fin du 60<sup>e</sup> et dernier chapitre de la traduction de Buddhahadra (cf. aussi le chap. 9 du *Tch'ou san tsang ki tsi*); c'est là qu'on voit que la traduction fut effectuée de 418 à 420; on y trouvera également les noms des collaborateurs de Buddhahadra.

3) Cf. S. Lévi, dans *B.E.F.E.-O.*, II, 248; *Tripit.* de Tôkyô, 天, VIII, 46 v<sup>o</sup>; de Kyôto, VII, iv, 166 v<sup>o</sup>. C'est par inadvertance que M. Lévi a traduit *tsi-tsing* par «retraite pure».

doute lu *çiva* par le traducteur) et *çānti*. La part faite des fautes de texte, on sait en outre que la correspondance régulière de *tsi* employé seul est la racine *çām-*, «être apaisé»; *tsi* seul traduit fréquemment *çānti*.

Une autre traduction de l'*Avataṃsaka*, exécutée en 695–699 par Çikṣānanda, nous montre que, d'une manière quelconque, Buddhahadra a voulu traduire ici un nom qu'il dérivait de la racine *çām*. Dans le passage parallèle à celui que j'ai cité, Çikṣānanda mentionne en effet, dans le royaume du Gandhāra, la «grotte de 苦婆羅 Chan-p'o-lo». M. Lévi a rétabli Jambhala<sup>1)</sup>, mais la prononciation ancienne des mots chinois est \**Śiām-bhuā-lā*<sup>2)</sup>, avec une chuintante initiale sourde<sup>3)</sup>; l'original ne peut être que Çambhala (Çambala) ou Çambara<sup>4)</sup>

1) *B.E.F.E.-O.*, II, 248; *Tripit.* de Tôkyô, 天, III, 22 v°; de Kyôto, VII, VIII, 218 r°.

2) J'ai suivi ici le système de M. Karlgren, bien que certains éléments secondaires en soient encore douteux.

3) Que le dictionnaire de Giles ait ou non raison d'indiquer *tchan* comme prononciation pékinoise moderne au lieu de *chan*, les dictionnaires indigènes ne connaissent historiquement que *chan* (\**śiām*). Au milieu du VIII<sup>e</sup> siècle, Tou Houan emploie 苦 *chan* pour transcrire très exactement Śām, le nom de la Syrie dans la région de Damas (cf. Hirth, *China and the Roman Orient*, p. 56). Ici même d'ailleurs, les gloses des *yin-yi* concernant l'*Avataṃsaka* spécifient la prononciation \**śiām* et non \**ziām* ou \**jiām*. Le nom de la ville du pays de Sindh que Stanislas Julien (Hiuan-tsang, *Mémoires*, II, 170) a rétabli hypothétiquement en \**Vicarapura* doit se transcrire en réalité 毘苦婆補羅 *P'i-chan-p'o-pou-lo*, et la restitution théorique en est \**Viçambhapura*. Le *Handbook* d'Eitel donne le caractère 苦 *chan* dans deux noms: «*djambalā*» (lire *jambhīra*), nom du *Citrus acida*, qui serait transcrit en chinois par 擔步羅 *tan-pou-lo* ou 苦婆羅 *chan-p'o-lo*, et «*tchāmara*» (*cāmara*), nom d'arbre, qui serait transcrit 苦末羅 *chan-mo-lo*. Mais la restitution «*djambalā*» pour *tan-pou-lo* (\**tām-bhuo-lā*) est une faute de Julien dans sa traduction de Hiuan-tsang (*Vie*, p. 148), fidèlement reproduite par Beal (*Life*, p. 109); il faut en réalité lire *tāmbūla*, le bétel. Quant à *chan-p'o-lo* et *chan-mo-lo*, ce sont deux orthographes du nom même de *çambhala* (*çambala*) qui nous occupe ici. La fausse prononciation *tchan* pour 苦 *chan* a trompé jusqu'à Chavannes. Dans ses *Religieux éminents*, p. 18, 20, 202, il est question d'un roi «Tchan-pou», pour lequel, après hésitation, Chavannes a adopté une équivalence Jambhu; mais l'original est 苦步 *Chan-pou*, et la restitution Çambhu ne prête pas au doute.

4) Les transcriptions chinoises ne distinguent pas le plus souvent entre *ô* aspiré ou

et non Jambhala. Par là-même nous comprenons la traduction de Buddhahadra: il a dérivé Çambhala ou Çambara de la racine çām-. Mais c'était là une dérivation qui était enseignée dans les écoles bouddhiques, car les Tibétains de leur côté traduisent Çambhala (et Çambhu) par bDe-'byuñ<sup>1)</sup>, Çambara par bDe-měhog, et la racine çām- est représentée normalement par bde en tibétain.

Une liste parallèle à celle de l'*Avataṃsaka* se retrouve dans le *Sūryagarbha* du *Mahāsaṃnipāta*; la traduction de ce texte a été exécutée entre 589 et 618 par Narendrayaças. On y lit que dans le Gandhāra se trouve la résidence du saint muni 大利舍那若摩羅 Ta-li-chō-na-jo-mo-lo. M. S. Lévi a restitué hypothétiquement Darçanajñāmala<sup>2)</sup>. En réalité, il est assez difficile de dire quelle est la première partie du nom. Je ne connais, dans les textes anciens, aucun exemple certain où ta (\*dhai et \*dha), d'ailleurs assez rare en transcription, transcrive en fait seulement da et non dai (ou tout au moins une syllabe où le timbre de l'a, même s'il est primitif, n'ait pas été altéré); ta peut avoir son sens ordinaire de grand; de plus, le caractère chō est peut-être fautif. Mais le parallélisme des deux listes permet d'admettre que 若 jo est une simple altération graphique de 苦 chan, et qu'ici encore chan-mo-lo (\*śiām-muā-lā) doit être restitué en çambhala, çambala ou çambara. Toutefois, cette nouvelle mention ne nous permet pas, elle non plus, de choisir entre ces formes.

Une autre section du *Mahāsaṃnipāta*, le *Candragarbha*, contient, elle aussi, une liste apparentée aux deux précédentes. Le nom qui

non aspiré, ni entre l et r, à moins de conventions spéciales des transcriptions savantes, et sous réserve d'une remarque qu'on trouvera plus loin.

1) C'est la traduction indiquée dans le *Dictionnaire* de Sarat Chandra Das, s.v. Śambha-la. Mais l'*Itinéraire de Çambhala*, au t. 133, f° 349, du *Tanjur* de Pékin, rend le nom par bDe-čan-'jin (cf. P. Cordier, *Cours de tibétain classique*, p. 13); la racine çām y est encore traduite par bde.

2) *Tripit.* de Tôkyô, 玄, III, 52 v°; de Kyôto, VI, VIII, 252 v°; *B.E.F.E.-O.*, IV, 546—547.

nous occupe y est orthographié 睽婆梨 Chan-p'o-li (\*Śīām-bhuā-lji), que M. Lévi, cette fois, a rétabli en Çambali <sup>1)</sup>.

A côté de ces textes relatifs à un lieu saint du Gandhāra, il faut placer un ou deux autres textes du Canon qui contiennent en transcription un mot analogue à *chan-p'o-lo*.

L'un d'entre eux se trouve, lui aussi, dans l'*Avataṃsaka*, mais dans la première section de la traduction de Çikṣāuanda <sup>2)</sup>. Il y est question de divers rois des Asura qui sont nommés d'abord dans un morceau en prose, puis dans un développement correspondant en vers. Or, à un roi des Asura 巧幻術 K'iao-houan-chou, «Habile magie», de la partie en prose, correspond dans la partie en vers «le roi 苦末羅 Chan-mo-lo (\*Śīām-muāḍ-lā)». L'un des noms est donc la traduction de l'autre. Dans ces conditions, l'original qu'a voulu rendre Çikṣāuanda ne paraît ici guère douteux. Une nasale initiale du chinois rend soit cette nasale, soit l'explosive non aspirée correspondante. Notre Chan-mo-lo doit donc représenter ici en principe un nom en *-ma-* ou *-ba-*, mais non en *-bha-*; précisément Çambara est le nom d'un Asura et *çāambarī* signifie «magie»; il doit par suite s'agir d'un roi des Asura appelé Çambara.

Enfin, dans le chap. 9 de l'*Abhidharmakoçaśāstra* traduit par Hiuan-tsang, il est question de pratiques usitées au moment des accouchements, et le texte parle à ce propos de 睽末梨汁 *chan-mo-li-che*, «jus de *chan-mo-li* (śīām-muāḍ-lji)» <sup>3)</sup>.

Si j'ai cité ces deux derniers textes, c'est à raison des gloses dont ils sont l'objet et qu'il convient d'étudier en même temps que celles concernant les passages de l'*Avataṃsaka*.

1) *Tripit.* de Tōkyō, 玄, IV, 62 r°; *B.E.F.E.O.*, V, 281—282. Il résulte de ce que j'ai dit plus haut que, selon moi, il n'y a pas à séparer la grotte de Chan-p'o-li et le lieu saint de Ta-chō-li-jo [*corr.* chan]-mo-lo, comme M. Lévi le fait ici.

2) *Tripit.* de Tōkyō, 天, I, 11 r°; je n'ai pas réussi à retrouver un texte parallèle dans la traduction de Buddhahadra.

3) *Tripit.* de Tōkyō, 收, X, 16 r°.

Le plus ancien des *yin-yi*, ou « sons et sens » du Canon, est celui de Hiuan-ying, qui date du milieu du VII<sup>e</sup> siècle <sup>1)</sup>. A propos du « jus de *chan-mo-li* » de l'*Abhidharmakoççaçāstra*, Hiuan-ying donne la note suivante <sup>2)</sup>: « C'est une plante mucilagineuse (滑草 *houa-ts'ao*). On s'en sert pour se laver les mains; elle est très onctueuse (滑澤 *houa-tsö*) ». En somme, il s'agit suivant Hiuan-ying, et ceci va bien avec le contexte, d'un suc de plante qui tient lieu de savou.

Dès le premier quart du VIII<sup>e</sup> siècle, 慧苑 Houei-yuan glosait la traduction de l'*Avatasamka* dûe à Çikṣānanda, et consacrait deux de ses notes à Chau-p'o-lo et à Chan-mo-lo. Nous avons des *yin-yi* de Houei-yuan trois états différents, les deux recensions provenant respectivement des éditions de Chine et de Corée, et celle incorporée, dès l'époque des T'ang, au *Yi ts'ie king yin yi* de Houei-lin. En tenant compte des diverses leçons de ces trois textes <sup>3)</sup>, nous pouvons restituer à coup sûr sous la forme suivante la glose de Houei-yuan relative au nom de Chau-p'o-lo: « *Chan* se prononce \**śiäm*. *Chan-p'o-lo* est le nom d'un arbre aux fleurs odorantes. Près de cette grotte, il pousse beaucoup de ces arbres; de là on a nommé [la grotte] ».

Quant au nom du roi des Asura Chau-mo-lo, Houei-yuan en parle comme suit <sup>4)</sup>: « *Chan-mo-lo*: C'est là le nom d'un arbre proche des bords de l'Océan dans les pays d'Occident. Le sens du nom est « couleur jaune mêlée » (黃雜色 *houang-tsa-sö*). Quand « l'oiseau aux ailes d'or » (*garuḍa*) vient, il se pose immédiatement sur [cet arbre]. »

1) Nanjio, *Catalogue*, n<sup>o</sup> 1605. M. Nanjio dit que l'œuvre fut compilée « in about A.D. 649 »; il résulte en effet de la préface que l'auteur commença son travail « à la fin de la période *tcheng-kouan* », c'est-à-dire vers 649. Mais comme la traduction de l'*Abhidharmakoççaçāstra* par Hiuan-tsang ne doit être que de 651—654 (cf. Nanjio, n<sup>o</sup> 1267) et que Hiuan-ying la glose, il faut bien admettre que son travail s'est poursuivi pendant un certain nombre d'années.

2) *Tripit.* de Tôkyô, 爲, VI, 93 v<sup>o</sup>.

3) *Ibid.*, VIII, 144 v<sup>o</sup>; X, 121 r<sup>o</sup>, 140 v<sup>o</sup>.

4) *Ibid.*, VIII, 134 v<sup>o</sup>; X, 110 v<sup>o</sup>, 131 r<sup>o</sup>.

Ainsi Houei-yuan, originaire de Kachgar et qui utilisait des manuscrits d'Asie Centrale, distingue deux arbres, l'un *chan-p'o-lo*, l'autre *chan-mo-lo*; mais tel n'est pas l'avis de Teng-kouan.

Le moine 澄觀 Teng-kouan, mort en 838<sup>1)</sup>, avait consacré de longues années, dans sa retraite du Wou-t'ai-chan, à commenter et à sous-commenter l'*Avatamsaka*. Au chap. 47 du commentaire principal de Teng-kouan, nous lisons<sup>2)</sup>: «Pour ce qui est de Chan-p'o-lo, c'est le nom d'un arbre aux fleurs odorantes; avec le 苦末羅 Chan-mo-lo de la première section (初品 *ch'ou-p'in*), il n'y a que la différence du 輕 *k'ing* et du 重 *chong* des mots sanscrits (梵言 *fan-yen*). [Ces arbres] naissent en grande abondance auprès de la grotte; c'est pourquoi [on l'a nommée ainsi]. On rapporte que c'est là l'endroit où le Buddha a laissé son ombre, comme il est raconté tout au long dans le *Si yu ki* et dans le *Candragarbha* du *Mahāsamnipāta*, dixième section»<sup>3)</sup>. Dans son immense sous-commentaire, Teng-kouan s'exprime ainsi<sup>4)</sup>: «Sous-commentaire de Chan-p'o-lo: le terme signifie «de couleur jaune mêlée». Dans la première section [de l'*Avatamsaka*], [il est question] du roi des Asura Habile-magie et du roi Chan-mo-lo; dans la partie en vers et dans la partie en prose, on a ainsi le nom respectivement en chinois et en sanscrit, et l'interprétation [par «Habile-magie»] ne concorde pas avec celle-ci [par «couleur jaune mêlée»]. La partie en vers dit [à propos du roi Chan-mo-lo] «le génie de l'éclat de couleur rouge» (紅色光神 *hong-sō-kouang-chen*)<sup>5)</sup>.

1) Cf. *J. A.*, 1914, II, 120.

2) Cf. S. Lévi, dans *B.E.F.E.-O.*, II, 248; *Tripit.* de Tokyo, 歲, IV, 8 v°; de Kyoto, XXXIV, III, 195 v°.

3) Ma ponctuation est confirmée par le sous-commentaire que je cite ci-après; l'édition de Tokyo est mal ponctuée.

4) Cf. S. Lévi, dans *B.E.F.E.-O.*, II, 248; *Tripit.* de Tokyo, 歲, IX, 84 v°; de Kyoto, XXXIV, IX, 760 r° et v°. Le même texte se retrouve dans le *Tripit.* de Kyoto, Suppl. I, X, v, 500 r°—501 r°.

5) Tong-kouan semble indiquer par là que le nom de Chan-mo-lo, traduit par

De plus, à plus de dix *li* au Sud-Est de cette ville, il y a un *stūpa*, dans lequel est une dent du Buddha, longue d'environ un pouce et demi; sa couleur est d'un blanc jaunâtre. Il y a là beaucoup de saints vestiges. C'est pourquoi les saints y demeurent. *Sous-commentaire de: on rapporte que c'est là l'endroit où le Buddha a laissé son ombre: C'est ce qui est dit au chapitre 2 du Si yu ki: Au Sud-Ouest de la capitale du royaume de 那揭羅 Na-kie-lo (Nagarahāra), il y a un saṅghārāma (Suit un long extrait du Si yu ki sur la grotte de l'ombre du Buddha)». Dans une dernière note, Teng-kouan précise ses références au Candragarbha du Mahāsāṃpāta, et reproduit la liste du Candragarbha où le lieu saint est désigné sous le nom de 睽婆利 Chan-p'o-li.*

Il n'est pas facile d'interpréter correctement toutes ces explications, et de choisir entre leurs données plus ou moins contradictoires.

En ce qui concerne Teng-kouan, sa terminologie est en principe assez claire. Pour lui, Chan-mo-lo et Chau-p'o-lo ne diffèrent que par le *k'ing* et le *tchong* du sanscrit. S'il a pris ces termes avec la valeur ordinaire que leur donnent les phonéticiens chinois, *k'ing*, «léger», indique une explosive non aspirée, et *tchong*, «lourd», une explosive aspirée; cette terminologie s'appuie évidemment sur la différence de la force d'expiration dans les deux cas. Il semblerait donc, si Teng-kouan a bien pris les expressions dans leur sens technique, que son roi fût plutôt Çambara, et que la grotte au contraire fût celle de Çambhala.

Ceci serait bien en accord avec les transcriptions elles-mêmes, puisqu'il y a tout un système, utilisé surtout sous les T'ang, où *m* initial représente *m-* ou *b-* et où *p'*-initial issu de *\*bh-* transcrit *bh-*<sup>1)</sup>; Chan-mo-lo serait donc correct pour Çambara (Çambala), et Chan-

« Habile-magie » dans la partie en prose, reparait ailleurs traduit « génie de l'éclat de couleur rouge » dans les stances; je n'ai pas retrouvé le passage qu'il semble viser ici.

1) Cf. H. Maspero, dans *B.E.F.E.-O.*, XVI, v, 61—62.

p'o-lo pour Çambhala (Çambhara). Mais ici interviennent les explications par «nom d'arbre», qui reparaissent, sous des formes diverses, chez Hiuan-ying, Houei-yuan et Teng-kouan; Çambhala n'est pas connu dans cette acception.

La glose de Houei-yuan suggère une autre solution. Selon lui, Chan-p'o-lo est le nom d'un arbre aux fleurs adorantes; Chan-mo-lo veut au contraire dire «de couleur jaune mêlée» et est le nom de l'arbre où se pose le *garuḍa*. Bien que l'explication par «couleur jaune mêlée» paraisse supposer, comme me le suggère M. S. Lévi, un rapprochement ou une confusion avec *çabara*, «de couleur mélangée», il semble qu'on puisse identifier l'arbre que vise en second lieu Houei-yuan. Dans le *Saddharmasmṛtyupasthānasūtra*, il est question d'un arbre *jambū* qui est situé aux bords orientaux du Jambūdvīpa et qui est la résidence de Garuḍa; dans le passage correspondant du *Rāmāyaṇa*, le *jambū* est remplacé par un *kūṭaçālmali* ou *cālmali* épineux<sup>1</sup>). L'arbre *jambū* est exclu par la transcription chinoise; mais peut-il s'agir du *çālmali*?

A première vue, les difficultés sont considérables. Houei-yuan parle de l'Océan occidental, au lieu que le *Saddharmasmṛtyupasthāna* met son arbre du *garuḍa* dans l'Océan oriental; de plus il faudrait retrouver une source bouddhique qui mentionnât pour le *garuḍa* le *çālmali* et non le *jambū*. Enfin l'analogie phonétique de *chan-mo-lo* et de *çālmali* est en apparence très peu satisfaisante; mais rien ne prouve qu'on doive partir du sanscrit *çālmali* plutôt que de quelque forme dialectale usitée en Asie Centrale. A ce point de vue, il est intéressant d'étudier sous quelles formes le nom du *çālmali* a été connu en Chine.

Dans les textes bouddhiques, le *çālmali* joue un double rôle; c'est le nom d'un enfer, et comme tel il a passé sans altération en tibétain; puis c'est le nom de l'arbre à coton, *Bombax Malabaricum*.

1) Cf. S. Lévi, dans *J. A.*, 1918, I, 22, 89.

Comme nom d'enfer, je n'ai souvenir de n'avoir rencontré en chinois que des traductions et non des transcriptions du nom. Comme nom d'arbre, il en va autrement. Watters <sup>1)</sup> a signalé que la transcription 娑羅 *so-lo* (\**sā-lā*) représentait en chinois deux originaux différents <sup>2)</sup>, d'abord l'arbre *sāla* ou *çāla* (*Shorea Robusta*), puis l'arbre à coton, dont le nom chinois est 木棉 *mou-mien*; dans ce second cas, *so-lo*, selon Watters, transcrit le nom même du *çālmali*. Il faut noter que, dans ce dernier sens, *so-lo* apparaît dès avant les T'ang non pas dans des textes bouddhiques, mais dans des œuvres de littérature profane, à propos du Yunnan. On pourrait donc admettre que ce mot *so-lo*, s'il représente *çālmali*, est arrivé en Chine par la voie de l'Assam et dans un dialecte où ç- était passé à s-; ce ne seraient pas les traducteurs bouddhiques, non plus que les gens de l'Asie Centrale, qui auraient fait connaître le mot en Chine. Toutefois l'anomalie de cette transcription, où toute une partie du mot a disparu, est de nature à faire hésiter. Récemment, M. Laufer, s'appuyant sur ce que *sa-la* est encore aujourd'hui le nom du coton en lolo, a admis que c'était là un nom indigène <sup>3)</sup> (et non par suite un emprunt à un dialecte hindou). Bien que la plante coton soit différente de l'arbre à coton, il ne serait pas surprenant que des populations du Sud-Ouest de la Chine eussent étendu à la plante le nom indigène qu'ils donnaient à l'arbre, et j'incline à croire que M. Laufer a raison. *So-lo* serait ainsi phonétiquement indépendant de *çālmali*.

Mais les œuvres de botanique chinoise connaissent un autre nom de l'arbre à coton, celui de 睽婆 *chan-p'o*, qu'elles considèrent comme sanscrit <sup>4)</sup>. Il est certain que c'est là simplement une forme

1) *Essays on the Chinese Language*, p. 435; cf. aussi *B E F. E. - O.*, iv, 173.

2) Pour une troisième valeur douteuse, cf. Smith et Stuart, *Chinese Materia Medica*, 1911, p. 19.

3) *Sino-Iranica*, p. 491.

4) Cf. Watters, *Essays*, p. 435; Smith et Stuart, *Chinese Materia Medica*, p. 198.

altérée de notre 睽婆梨 *chan-p'o-li*, où le dernier caractère est tombé<sup>1)</sup>, et que par suite les botanistes chinois ont recueilli formellement dans quelque œuvre bouddhique l'équivalence de *chan-p'o-li* et de l'arbre à coton; *chan-p'o-li* représente donc une forme dialectale de *çālmali*, et nous sommes amenés, vu le parallélisme des passages de l'*Avatamsaka* et du *Mahāsaṃnipāta* et les gloses qui les accompagnent, à admettre que le *çālmali* est également à la base des explications de *chan-mo-lo* et de *chan-p'o-lo*.

En fait, ces formes attestées par les textes chinois n'ont rien que de très normal si on se reporte aux formes dialectales connues dans l'Inde. Dès les *Veda*, on trouve une forme *çimbalá* désignant la fleur du *çālmali*; les formes pâlies de *çālmali* sont *simbali* et *simbala*; le prâcrit jaina écrit *sāmalī* et *simbali*; on a *sāmarī* dans les prâcrits non classiques; aujourd'hui l'hindoustani dit *sāmal* et *sāmbhal*, d'où est né le nom *seemul* (ou *simmul*) donné au cotonnier par les Anglais de l'Inde<sup>2)</sup>. Il n'y a donc qu'à admettre que le nom du *çālmali* avait passé en Asie Centrale, dans les premiers siècles de notre ère, sous des formes dialectales \**çambali*, \**çambhali*, \**çambala*, \**çambhala*.

Il serait évidemment prématuré de prétendre que le nom du pays mythique de Çambhala est directement apparenté à ces formes<sup>3)</sup>.

Toutefois ce dernier ouvrage paraît parler ici de la plante coton (*Gossipium herbaceum*) au lieu qu'il s'agit en réalité de l'arbre à coton.

1) Dans la glose de Houei-yuan citée p. 79, deux des éditions ont de même 苦婆 *chan-p'o* au lieu de *chan-p'o-lo*, et la troisième a *p'o-lo*. Vu la confusion constante de 婆 *p'o* et 婆 *so* en chinois, et étant donné d'ailleurs qu'on rencontre parfois *p'o-lo* et non *so-lo* dans le nom du cotonnier (cf. *B.E.F.E.-O.*, IV, 173), on serait tenté de supposer que *so-lo*, nom de l'arbre à coton, au lieu de transcrire \**sāl[mali]* ou de représenter un nom indigène *sa-la*, pourrait être à l'origine une faute pour *p'o-lo*, forme aphérétique de *chan-p'o-lo*, si *so-lo* ne se rencontrait pas d'aussi bonne heure et en dehors des textes bouddhiques.

2) Yule et Burnell, *Hobson-Jobson*<sup>2</sup>, p. 807.

3) Çambhala n'est pas une forme anormale dans la nomenclature géographique de l'Inde. Ptolémée cite, dans l'Inde du Nord, deux villes de Sambalaka, dont l'une paraît répondre à

Si on se rappelle toutefois que la grotte de \*Çambhala est mise près de Nagarahāra <sup>1)</sup>, c'est-à-dire dans la région de prédilection de l'astrologie et de la magie pour les textes se rattachant à l'Asie Centrale, que d'autre part la localisation du Çambhala dans le bassin du Tarim ne nous est pas attestée jusqu'ici avant l'époque mongole au plus tôt, enfin qu'il y a dans la géographie mythique un Çālmalidvīpa à part du Jambūdvīpa, peut-être une contamination due aux formes dialectales du nom du *çālmali* n'apparaîtra-t-elle pas comme invraisemblable. Il serait désirable de rechercher dans le *Kanjur* les passages tibétains correspondant aux textes chinois cités dans la présente note; peut-être nous vaudraient-ils quelques indications nouvelles.

---

l'actuel Sambhal du Rohilkhand; ce sont là probablement des formes prâcrites foncièrement identiques à Çambhala.

1) La question de Nagarahāra est assez complexe, mais Watters (*On Yuan Chwang's Travels*, I, 182—198) l'a embrouillée inutilement, car le nom du moins n'est pas douteux.